

La Varenne, le 8 avril

Chère Madame Barrois,

Cette fois-ci, je vous écris parce que je suis sûre que c'est vous qui avez retourné la lettre à ma mère. C'est votre écriture sur l'enveloppe, alors vous devriez arrêter de me dire des trucs sur le « parler vrai ». Je pensais que vous seriez mieux que tous les autres adultes de ma famille, mais je vois bien que non.

Si je vous dis cela seulement maintenant, c'est que j'ai mis des semaines à trouver ma preuve, je la cherchais depuis votre dernière lettre qui m'avait énervée et rendue triste aussi.

L'enveloppe que j'avais découverte avait disparu des dossiers de ma mère. Comme si elle s'était doutée de quelque chose. Je l'ai retrouvée au fond du grand tiroir à photos, dans le classeur à négatifs où, bien sûr, je ne suis pas censée fourrer mon nez. Voilà. J'ai la preuve, avec écrit dessus : « Retour à l'envoyeur ».

Je ne sais pas si vous m'avez menti depuis le début ou si c'est vraiment votre mémoire qui va mal, ou si vous vous en fichez, de cette lettre de ma mère... J'aimerais beaucoup que vous ayez le courage de me dire la vérité.

Je vous fais remarquer que, si je voulais, je pourrais décoller soigneusement l'enveloppe à la vapeur, comme dans une série télé que j'ai vue, et lire ce que ma mère voulait vous dire ou vous demander. En lisant, je comprendrais tout de suite qui vous êtes et pourquoi vous avez préféré faire celle qui n'existe pas.

J'ai bien réfléchi. Il faut que je sache les choses qu'on me cache. J'en ai marre de faire une croix sur les fiches au collège après le mot « père », marre que ma mère me dise depuis toujours que je n'en ai pas eu : ridicule.

Elle n'a pas fait un bébé toute seule ! Et puis marre aussi qu'elle dise toujours que « les hommes sont tous les mêmes » ou que « mieux vaut être seule que mal accompagnée ». A quoi ça m'avance, moi, pour ma vie plus tard ? Faut que je sache la vérité sur mon père.

Je crois de plus en plus que vous êtes quelqu'un de sa famille. J'essaie de ne pas trop imaginer de choses pour ne pas être malheureuse ou déçue, mais c'est dur.

Je vous annonce que je vais avoir treize ans la semaine prochaine et que si je ne reçois pas de réponse de vous, un jour, quand j'aurai dix-huit ans, je descendrai à Marseille et j'essaierai de vous rencontrer. Dans cinq ans. Ça approche. Depuis le temps que j'en rêve...

Je dois vous dire aussi que je suis sûre que vous n'êtes pas méchante. J'ai bien remarqué que vous m'avez écrit « chère Olivia » et pas « mademoiselle » comme au début. J'espère que vous ne serez pas fâchée que j'aie répondu par « chère madame ». J'aurais mis votre prénom si je le connaissais. J'ai compris au sujet de l'anti-mamie-gâteau (même si ça m'aurait plu d'en avoir une, de mamie-gâteau !). La mère de maman est morte avant ma naissance. Pas de grand-père non plus.

Même si vous ne me dites rien, je suis quand même heureuse d'attendre vos lettres dans la boîte (c'est la première fois de ma vie que je reçois du courrier) et je saute de joie en rentrant du collège quand maman me dit « y a une lettre de ta correspondante ».

Si jamais je me suis trompée sur vous et ma mère avant moi, vous voudrez bien qu'on continue à s'écrire ? Vous pourriez devenir pour de bon ma correspondante. Je pourrais vous raconter des choses et vous aussi. Vous seriez moins seule et moi aussi. Enfin, c'est juste une idée, comme ça. Pas pour vous embêter, je vous jure !

Je vous embrasse,

Olivia

Marseille, 11 avril



Chère Olivia,

Je n'ai jamais vu une personne aussi entêtée que vous. À part moi, naturellement. Cela frise la grossièreté.

Depuis que nous nous écrivons, je suis passée par toutes sortes de sentiments contradictoires : la surprise, la colère, le doute, l'inquiétude, l'abattement, et j'en oublie...

Aujourd'hui, en cette semaine où vous allez avoir treize ans, je dois reconnaître que j'éprouve une certaine admiration à votre égard. Votre acharnement à découvrir la vérité sur votre histoire m'émeut et je salue votre courage. Vous avez su passer outre mon sale caractère et suivre le chemin que vous dictaient votre besoin de savoir et votre cœur.

Ainsi, permettez-moi de vous révéler, en ce moment qui fête votre naissance, quelles furent les raisons, certes égoïstes, qui me firent réexpédier l'enveloppe à votre mère.

Je l'avoue, je me souviens de mon geste comme d'un acte de lâcheté dont je n'ai jamais été fière. Mais, chère petite Olivia, votre curiosité mérite d'être satisfaite.

Il y a 10 ans, lorsque la lettre est arrivée, mon mari venait d'entrer à

l'hôpital. Il ne me reconnaissait plus. J'ai quelque peu hésité à la faire disparaître, je n'en ai parlé à personne, et j'ai décidé de faire, comme vous le savez, comme si elle n'avait jamais existé.

Bien sûr, j'avais lu au dos le nom de votre mère et j'avais pris conscience que le contenu de la lettre allait me retourner le couteau dans la plaie. Si j'y répondais, mon équilibre personnel et familial en serait définitivement ébranlé. Je me remettais fort mal d'un premier drame. Mais je ne vais pas vous raconter mes malheurs.

Oui, j'ai voulu me préserver et préserver les miens de révélations gênantes. Je me suis sentie menacée. Et tout cela sans être sûre de rien, sans avoir la moindre certitude à propos de votre mère, dont j'avais entendu prononcer le nom par inadvertance quelques fois auparavant.

Vous voyez, Olivia, j'ai été beaucoup moins courageuse que vous. Je me suis voilé la face pour éviter la réalité. Je me sentais trop fragile pour la supporter, et j'ai longtemps tenté d'enfouir cet événement regrettable au plus profond de ma mémoire. Peine perdue.

Durant des semaines et des mois, j'ai redouté la distribution du courrier. Parfois, je laissais s'entasser les lettres plusieurs jours d'affilée, et le facteur, inquiet, finissait toujours par sonner chez moi, croyant que j'étais malade.





Cela a continué bien après la mort de mon mari, et je remerciais, malgré ma honte, votre mère d'avoir eu l'élégance de ne pas insister. Pourtant, à présent je me demande si j'aurais fini par réagir si elle avait eu, comme vous, le cran de s'acharner à m'écrire encore et encore.

Je vous remercie de l'avoir fait. Vous m'offrez l'occasion de me libérer de mon fardeau de remords et de honte. Cela n'a pas de prix.

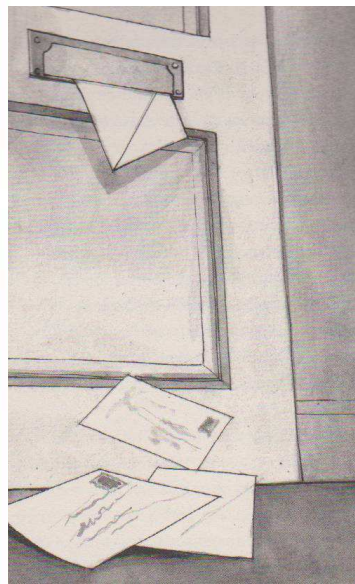
C'était donc il y a dix, onze ans. Vous étiez toute petite fille et je ne connaissais pas même votre existence. Je savais si peu de choses sur votre mère et sur ses relations d'un été avec mon fils...

Je pense qu'il n'est pas de mon devoir de vous en dire davantage. Ce que votre mère vous en a dit devrait vous suffire. Je comprends mal ses conclusions péremptoires sur les hommes en général, car mon fils était la douceur même. Je crois qu'il y a un malentendu dans cette histoire. La tristesse ou la colère ont dû aveugler votre mère. Je suis passée par là. Mais je crois pouvoir affirmer que mon fils n'est pour rien, le pauvre, dans son malheur à elle, pas plus que dans le vôtre, si tant est que vous êtes sa fille, fait dont ni vous ni moi n'avons la preuve.

Je vous souhaite un bel anniversaire que n'auront par terni, j'espère, mes révélations trop tardives. Je réclame votre indulgence.

Pardonnez-vous mon silence honteux et mon attitude déplorable ? Je n'ai pour toute excuse qu'une peine inconsolable dont je ne peux parler.

Treize ans est un bel âge, l'âge de la majorité religieuse dans de nombreuses cultures. Sachez, Olivia, que je vous remercie de m'avoir forcée à parler. Je me sens soulagée, apaisée et je mourrai plus sereine.



De nous deux, vous êtes peut-être la plus adulte et je regrette de vous apporter beaucoup moins que vous méritez.

Affectueusement,

Éléonore Barrois



La Varenne, le 14 avril

Chère Madame Eléonore Barrois,

Voilà, c'est fait : j'ai enfin treize ans depuis trois jours. Je ne sais pas pourquoi mais j'attendais cet âge avec impatience. J'ai reçu de très beaux cadeaux, mais le vôtre a été le plus beau. C'était le cadeau de la vérité. C'était aussi le fait d'avoir enfin une grand-mère. Parce que j'en suis sûre et certaine : vous êtes ma grand-mère.

Je sais que pour l'instant vous ne pouvez pas le croire, mais ça viendra et vous serez aussi heureuse que moi. (Enfin, j'espère que vous ne me rejetterez pas. Ce n'est pas ma faute si ni mes parents ni vous n'avez fait ce qu'il fallait au bon moment !).

Évidemment, personne ne sait rien de nos lettres. Même pas ma meilleure amie. Je cache tout très bien dans le double plancher en plastique de ma maison Barbie. Rassurez-vous, je n'y joue plus, je ne suis pas complètement débile !

Plus j'y pense, plus je sais que la vérité éclatera forcément. Il faudra trouver la preuve que je suis la fille de votre fil. Je saurai pourquoi il a abandonné ma mère, pourquoi ça l'a embêté qu'elle soit enceinte, pourquoi il n'a pas voulu d'elle. Il avait déjà une autre femme ? D'autres enfants ? Est-ce que j'ai des demi-frères et des demi-sœurs ? Pourquoi il n'a jamais voulu me connaître...

Je me pose plein de questions depuis que je suis toute petite, et vous, vous m'écrivez que vous ne voulez plus m'aider ! Avez-vous d'autres petits-enfants ? Quel âge ont-ils ?

Je vous demande de me dire, cette fois, TOUT ce que vous savez. Je sens qu'il y a des mystères dans vos phrases. Je ne vois pas de quel malentendu vous parlez. Vous défendez votre fils, c'est normal, mais ce qu'il a fait à ma mère et à moi, vous trouvez ça bien ?

A cause de ce qu'il a fait, je n'ai jamais eu de père, comme les autres. Essayez de me dire au moins pourquoi vous êtes si triste, et ne me parlez pas de votre mort. J'aime pas.

Vous ne pouvez pas savoir combien je suis folle de joie depuis que j'ai mon secret de grand-mère. Et tant pis si vous ne me croyez pas encore. J'attendrai. J'ai pris l'habitude avec vous.

Bises de votre
presque-petite-fille têtue,

Olivia

P.S. : Au dos de la photo, dans le portefeuille, c'est écrit :

« La Ciotat. Antoine Barrois. Le plus beau jour de notre vie. » 11 juillet

